

illustres qu'elles peuvent être d'ailleurs. Qu'on nous permette à ce sujet, de transcrire un petit fait presque trivial, mais d'autant plus digne d'admiration qu'il appartient à un personnage plus éminent, plus relevé par le rang, et plus haut placé, dans l'estime publique.

Dans la cruelle guerre qui désola la Flandre, sur les dernières années de Louis XIV, l'illustre Fénélon, Archevêque de Cambrai, avait donné dans son Palais Archiepiscopal une retraite assurée à une multitude de malheureux qu'il y avait rassemblés. Ni l'horreur de la misère dont ils étaient accablés, ni les maladies infectes dont la plupart d'entr'eux étaient atteints ne le rebutèrent; tous les jours, il allait au milieu d'eux, avec toute l'affection d'un père tendre, et affligé du malheur de ses enfants. Sa présence les consolait: l'aménité de ses paroles, ses discours pleins d'onction et de charité étaient un baume salutaire qui adoucissait l'amertume de leur situation, et ce digne prélat ne cessait de leur procurer ce soulagement.

Se promenant un jour autour des tables qu'il avait fait dresser dans tous ses appartements, et qu'il faisait servir à ses frais, il remarqua un jeune homme qui ne mangeait point, et paraissait plongé dans l'affliction. Il l'aborde, le console, et s'efforce de lui faire prendre courage en lui disant que les troupes du Roi allaient bientôt arriver, qui repousseraient l'ennemi, et qu'il aurait la liberté de retourner dans son village.

“ Je vous crois bien, Monseigneur, répondit le jeune homme en pleurant, mais je n'y retrouverai plus ma vache, ce bon animal qui nous donnait tant de lait et qui nourrissait mon père, ma femme et mes enfants. ” — “ Qu'à cela ne tienne, mon cher ami, lui répliqua le prélat, je vous en promets une autre si les soldats enlèvent la vôtre. ”

Cette promesse ne consola point le bon jeune homme. Fénélon, pénétré de sa douloureuse situation, s'informa exactement de l'endroit où il demeurait; c'était à une lieue de là, et le soir après dix heures, s'étant pourvu d'un sauf-conduit, il partit à pied avec un serviteur, dans le dessein d'amener l'animal, s'il pouvait l'y retrouver; en effet ayant été assez heureux pour cela, il le ramène, et de retour à son palais vers le milieu de la nuit, son premier